

René Lew
14 mars 2005
L'écriture et le féminin
Pour le Salon Œdipe

**Le littoral de l'écrit
entre moyenne et extrême raisons
ou : le choix de la sexuaction est affaire d'écriture, y compris dans l'indécision**

I. Le tiers écrit

L'écriture est un des appareils de la fonction d'identification. Sous cet angle elle est d'abord masculine, y compris chez la femme où a priori elle renvoie d'abord à la phase phallique initiale de la fille qui a impliqué l'identification avec le père plutôt qu'à un rapport objectal avec lui.

Cela dit, la question du féminin vis-à-vis de l'écriture peut aussi s'appréhender comme celle du féminin dans l'écriture. Car il n'y a rien qui ne soit féminin dans l'écriture. Et déjà la lettre. On saisit ici l'indécision selon la difficulté syntaxique en français : à dire « il n'y a rien qui ne soit pas féminin » dans l'écriture, le forclusif met un terme au suspens du jugement, voire du penser auquel renvoyait le seul discordantiel. Aussi faut-il renverser le propos phallique en distinguant ce qui est (1) *visée* de l'écriture : appréhender le Père comme foncteur d'identification par la présentification de son absence qui le rend opératoire d'abord dans une modalisation logique du temps, avant même d'en faire une raison ontique (nécessité) voire aléthique (vérité d'engendrement, soit la vérité¹ qui parle en disant Je) ou déontique (impératif de jouissance) ; et (2) *place* structurale de l'écriture : ordonnée sur les versants dédoublés du maternel et du féminin. L'écriture touche ainsi le réel de la parole et sa contingence. Elle s'appuie en effet sur les deux consistances de la lettre, que sont sa raison littorale, d'une part, et sa « caractérisation », d'autre part. Cela signifie que toute écriture est féminine en son fond, mais qu'elle cesse de l'être dans l'acte d'écrire.

L'écriture n'est pas l'écrire. C'est bien plutôt ce qui reste lorsque l'auteur n'est plus là pour en soutenir le style et l'acception par sa personne. Par là — imaginons les textes de Freud — on accède à la contingence du discours de Freud, qu'il s'agit de remettre en jeu sans lui, donc chacun à sa façon et différemment ; et l'on ne peut que tenter d'en apprécier l'impact réel, d'évidence différent voire opposé à d'autres selon la lecture qu'on en a. Certains textes ne valent d'ailleurs que par leur lecteur. Là-dessus je renvoie au Joyce de Derrida.

Mais ainsi ce que le symbolique, par sa raison identificatoire, a de dédoublé (entre énonciation et énoncé, ne serait-ce que ça) est ramené par l'écriture-lecture à un seul poste structural qui réordonne la parole qui s'y développe en termes de tierce personne, comme Freud ancre le trait d'esprit dans l'obscénité.

L'obscénité au fond n'est pas le passage à l'acte objectivant qui permette à l'agent de l'acte de profiter de façon sexuelle ou meurtrière de l'objet de son intérêt, l'obscénité, au contraire, est la réduction de l'acte à la parole : que ce soit le « mot » (le mot d'esprit) qui invite le tiers gêneur à se ranger identificatoirement au côté de l'agent devenu inactif.

Le rapport auteur-lecteur est dans la littérature quelle qu'elle soit, le même que le lien agent-tiers dans le *Witz*. Une question de savoir sur l'acte y est à l'œuvre qui vient en place de

¹ S. Freud, « La dénégation », *Denkaufschub*.

l'acte lui-même, mais l'on quitte, aussitôt qu'il est posé, le domaine du savoir pour se porter par le choix du lecteur à un retour sur l'acte en ce qu'alors c'est ce lecteur lui-même qui le prend à son compte et non l'agent.

Le problème est cependant d'assurer l'objet dans sa particularité. Aussi ne vaut-il que perpétué en tant qu'impossible : rendre accessible par l'écriture mais elle-même demandant encore à appréhender pour que l'objet puisse être saisissable. C'est là que la question symbolique, devenue l'objet même de l'acte d'écrire, se réalise comme impossible.

Où se situe l'impossible ? D'abord dans l'absence de matérialité de l'écriture qui procède de la valeur littorale de la lettre en ce qu'elle est passage d'un domaine à l'autre, d'un moment à l'autre de la concaténation signifiante, mais sans interposition : elle n'est pas interposition d'un tel moment à l'autre, elle n'est que le glissement du signifiant pris comme tel et donc impossible à arrêter ou spécifier, ni sortir de la chaîne signifiante ; mais, ce faisant, la tentative de rendre accessible la littoralité qui n'est que passage le fait passer à un rang, éminemment imaginaire, de concrétude qui suppose moins le caractère qui fixe la littoralité, que le texte même qui l'ordonne dans cet assemblage qui devient écriture.

Le féminin est l'obstacle de jouissance relatif au service à *rendre* à l'homme dans ce qui se détermine de fonction phallique dans *l'acte* d'écrire. Et cela n'est que conséquence de cette situation que Lacan a en vue lorsqu'il soutient que « le phallus est l'objection de conscience faite par un des deux sexes au service à rendre à l'autre ». De là « la jouissance phallique est obstacle par quoi l'homme n'arrive pas à jouir du corps de la femme. »

*

C'est parce qu'il n'y a pas d'autre jouissance « autorisée » que la jouissance phallique (reprise en termes de déontique) que ce qui se profile *comme* (venant) de l'Autre se donne *comme* écriture. L'inscription (antécédante à l'écriture) de l'Autre dans l'écrit y est essentielle et se conjoint à celle du sujet dans ce rapport à la fois fantasmatique et nécessairement réel à cet impossible.

C'est donc en termes de jouissance que la question de l'écrit peut être abordée. Comme s'est plu à le dire Lacan, l'écriture est ce qui permet que ça s'ou-pire.

Le rapport œbien entre écoute et lecture se donne comme *Verliebtheit*, de la contingence à la nécessité, haine et amour associés, puisqu'il faut bien être énamouré du texte pour lire (sinon aucune satisfaction ne saurait en advenir), soit : d'être dans le transfert, et que de là il s'agit de le déconstruire (Lacan : en désupposant le savoir, mais au profit d'une Autreposition, *Entstellung*, autre rapport signifiant/signifié).

Par là on passe de la jouissance d'exister (phallique) à la jouissance du corps (de l'Autre) qui a trait (d'esprit) au corps du texte. La même littoralité que celle de ce passage de jouissance (de l'existence au texte) se donne, mais cette fois dans le texte lui-même, comme saisissable pour ce que l'interdit relatif au rapport de la vérité au réel, autorise de contour ou de biais dans la saisie directe de réel (soit l'accointance de Russell).

Passant de l'amour à l'a-mur, Lacan en venait à questionner ce qui s'écrivait sur ce mur, cet amur, en le référent à l'objet *a* : les caractères qui constituent le corps du texte sont aussi caractères sexuels et ne sauraient en eux-mêmes vouloir comme masculins ou féminins, même si les ... en étaient différenciées.

C'est l'impuissance du discours que l'écriture essaie de cantonner en l'effaçant, en la recouvrant d'un semblant de nécessité, néanmoins contingent.

La question est celle de la jouissance du corps : pas de jouissance féminine, du point de vue de l'homme, sinon par la jouissance du corps. Or, qu'est-ce qu'et la jouissance du corps ? C'est communément l'imaginaire (perception, représentation, sensation, sentiment, affect, pulsion, angoisse), *i.e.* le littoral entre le corps symbolique de l'incorporation

(paternelle, phallique,...) et le corps réel-imaginaire du féminin. Une cascade de littoraux s'en suit : incorporation/corps R-I, jouissance de la femme (L/ F- f)/ jouissance du corps : sexué/assexué (sujet/être).

Ainsi l'écriture à la fois ontologise et déontologise.

« La $J\Phi$ est l'obstacle par quoi l'homme n'arrive pas [...] à jouir du corps de la femme, précisément parce que ce dont il jouit c'est de la jouissance de l'organe. »

De cette fille l'écriture réalise la raison d'être en matérialisant en son sein la béance que le versant féminin de la sexualisation assure, *i.e.* prend à son compte propre alors qu'elle opère nécessairement entre les sexes. C'est là le service que le féminin rend au masculin. Et l'écriture est toujours féminine à rendre service au masculin comme un semblant de comblement de la fille phallique et de la distance entre les sexes. Ainsi l'écriture a-t-elle la place du *Witz* qui permet le passage à l'identification et dès lors à la signifiante mœbienne quand le rapport d'objet est impossible.

Mais l'écriture en devient soit une impasse : on continue de se heurter à la faille phallique, impossible à combler sinon dans la psychose ; soit une énigme : et le mi-dire y prévaut appelant ou non à une explicitation qui tente de s'en éloigner en terme de savoir.

Une autre façon de faire encore ... de passer outre le cul-de-sac ou l'interrogation sans réponse, soit d'écrire encore au-delà du point (d')acquis. De la même façon que passer contre le pas-de-rapport sexuel est d'en articuler l'impossible dans le réel en faisant un enfant. Ici le terme de *faire* conjoint sa généralité d'acte à son absence de spécification, telle que le sujet qui fait se laisse porter par son absence de choix.

C'est en quoi l'écriture est porteuse d'une exigence logique, même chez Joyce : l'être sexué du féminin y trouve le mode de clivage qui en se départissant, dans le semblant que constitue l'écriture, de sa valeur de sexe y laisse tomber (se morfondre) l'être dont il n'est nul besoin pour écrire. En retour l'écriture produit du sexué sans pour autant y récupérer l'être — et dès lors l'écriture déontologise quand l'inscription ontologise fixant en des termes la fluence du signifiant.

L'... politique implique la prise en masse (l'avis, la loi, le règlement, les décrets, les procédures) quand l'écriture dans son féminin ne peut s'effectuer qu'au un par un. Comme la psychanalyse, l'écriture ne peut se concrétiser en groupe. Le sujet y est isolé vis-à-vis de l'Autre (de l'espace vierge, soit la page blanche) quand le dialogue met non pas en commun, mais fait jouer le discours de concert.

Le psychanalyste dit parler pour autoriser la parole à l'analysant. Bien plus, il doit écrire. « La démesure imaginative, est justement de ça qu'on se nourrit ». C'est bien cela : l'imaginaire participe des dites pulsions du moi — quand, entre réel et symbolique, c'est aux pulsions sexuelles, et à leur fondement de pulsion de mort que se réfère la parole.

*

L'objet *a* est la perte de l'objet dans l'identification qui procède d'écrire. S'adressant à l'Autre, l'écrivain n'est que masculin — sauf qu'en contrepartie, l'altérité changeant de registre en changeant de sexe, il n'est que féminin. Uniquement masculin et uniquement féminin, ce pourrait être contradictoire si l'on n'en faisait pas jouer le registre de contradiction en termes de non-rapport et précisément dans l'écriture. Écrire vise à jouer du non-rapport. Lacan le disait ainsi : ce n'est parce que le rapport sexuel est impossible à écrire que pour autant il n'y aurait pas à tenter de le faire. Bien sûr, c'est ce à quoi prétend le discours analytique, mais plus largement c'est à ce que le discours analytique soit de l'ordre de l'écrit que ce qu'il porte au paradigme s'inscrive à la base et selon des extensions plus larges comme du même ordre : tout écrit, toute écriture cherche à cerner le non-rapport sexuel, il va de soi : afin d'en faire rapport.

*

Une femme, ça se lit — parce qu'elle fait assemblage, entre les hommes et les femmes, les générations, ...

*

Au fond je pense que l'écriture est extensionnelle et qu'elle ne met en jeu les extensions qu'en tant que réalités : réel, réalité psychique (symbolique), effectivité imaginaire. Dès lors l'écriture est, globalement (*i.e.* tenant compte de ces trois modes extensionnels), un appareil de la jouissance. Ou, dit autrement, puisque c'est tautologique, elle est un appareil de la réalité.

Deux façons de faire rater le rapport sexuel (et de le rater : passer à côté) masculine et féminine. Lacan spécifie l'univers d'être le champ d'organisation du ratage masculin — et dès lors le hors univers de valoir comme le champ du ratage féminin. Mais avec cette note particulière que dans l'univers, *tout* réussit à faire rater le rapport sexuel de la façon mâle (*i.e.* selon Freud par refus de la féminité, *i.e.* encore refus du hors univers, refus de l'Autre, forclusion organisatrice du monde) ; alors que dans le hors-univers pas-tout réussit à faire rater le rapport sexuel de la façon femelle, soit dans l'envie du pénis. En d'autres mots, c'est, du côté féminin, à soutenir la réduction de la jouissance phallique à la jouissance de l'organe pénien que le rapport sexuel rate. Car d'un point de vue ou de l'autre (et Lacan les donne comme équivalents) la jouissance phallique est la même : ce ne sont que modes différenciés (variablement quantifiés de faire avec elle).

Dès lors la question se profile : le contien masculin par/de la signifiance paternelle vaut-il de pair avec l'écriture ? Ne vaut-il pas mieux penser l'écrit, appuyé qu'il est sur la lettre, comme fondé des positions féminines (là Femme et le féminin) qui se conjoignent pour assurer un rapport non contenu à la signifiance : d'une part, rapport amoureux, d'autre part, existence réelle. C'est, conjointement, à se donner une existence réelle dans l'amour que le dualisme féminin met en jeu du paternel dans l'écrit en associant le caractère au littoral, autrement dit en assemblant (c'est le propre du caractère) les moments différenciés de la chaîne signifiance (c'est le littoral).

Lacan le spécifie : « Ce ratage [de l'écrit, dis-je, R.L.] est la seule forme de réalisation de ce rapport si, comme je le pose, il n'y a pas de rapport sexuel. »

Et, à ce tournant de son séminaire, les choses s'accélérent et deviennent d'autant plus intéressantes (puisque l'objet *a* assure la hâte du Temps logique qui représente la déconstruction des extensions dont dépend toute intension) : « Le ratage, c'est l'objet. »

Aussi, dirai-je, l'écriture, comme ratage, valant suppléance au rapport sexuel, c'est l'objet *a*.

Et l'écriture, comme cette suppléance, c'est l'amour. Sachant que l'amour est la mise en jeu de l'objet du désir, sa prise en considération comme fantasme perduratif. « L'essence de l'objet, c'est le ratage. »

« Du côté de Là femme, c'est d'être ch... de l'objet *a* qu'il s'agit dans ce qui vient à suppléer à ce rapport sexuel qui n'est pas. »

Dès lors je dirai que c'est la lettre comme littorale qui vient y suppléer. Soit Là femme comme littorale = enrober sans interposition, baigner, ruisser de lettres le corps phallique du sexe (distinct du corps asexué).

La dualité des sexes que Lacan pose entre $\Phi(a)$ et $-\phi(A)$ spécifie la femme d'être à la fois l'objet de la jouissance phallique dont se soutient l'homme et le sujet (l'Autre sujet) qui

en organise la castration. Écrire, comme femme tout autant que comme homme, intervient dans ce doublage, qui est aussi bien clivage.

Le problème est celui de la matière — comme support de la jouissance du corps. Car ici il s'agit de la jouissance de l'œuvre : du sujet et de l'Autre entrés dans l'écrit ou produits par lui. C'est la question en retour (de l'engendrement phallique par la signifiante de la parole) de ce qui est élaboration depuis les extensions, et d'abord celle de l'objet : comment ramasser le *partes extra partes* pour le compactifier en termes de décalage, *i.e.* d'échange, autrement dit que cela ne reste pas (autistiquement) figé. L'écrit oscille ainsi du masculin au féminin et retour. De la perversion mâle $\Phi(a)$, soit de la tentative de fétichiser, *via* le plus-de-jouir, dans la matérialité du texte, non seulement le désir, mais l'ordre même de satisfaction pulsionnelle (*Triebbefriedigung*), l'on passe au semblant de mise à plat d'organisation (qui fait semblant de l'organisation) du monde qui nécessite pour sa mouvance (*i.e.* qu'elle échappe à une fixité psychotique) la place vide que la théorie métaphorise comme phallus. Mais ici il s'agit du phallus imaginaire, dont la place vide se concrétise par les manques du discours. Ces manques commencent aux blancs de la lettre caractère et de l'assemblage des caractères, passant par les sauts et les sous-entendus de l'écriture dans sa grammaire (anaphores imprécises et propos divers), pour s'étaler dans le contenu, la signification du texte en termes d'énigme, d'attente, de prédiction, de supposition, etc., dont le roman policier est le meilleur marqueur. Non seulement ce manque définit un pas-tout, mais qui plus est il le pose au fondement de toute causalité en ce que l'ordre d'après-coup qu'organise la rétrogrédience signifiante spécifie la béance comme inaugurale puisqu'il n'y a rien d'autre à la base de ce montage que la supposition d'un déjà-là dont s'organise son conséquent en appelant à l'existence effective cet antécédent supposé n'être déjà là que pour en produire le conséquent dont il dépend effectivement pour son existence.

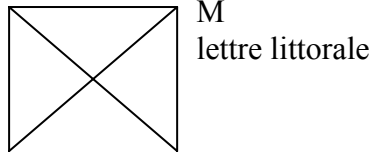
Il n'y a de fonction phallique que depuis le pas-tout et c'est ce qui implique l'écriture. Or le féminin en question est à la fois celui de l'objet (l'écrit lui-même dans sa littoralité, *i.e.* dans sa valeur de passage, à la fois rhématique et thématique) et celui de l'inexistence dont se fonde toute supposition, toute imagination et dès lors toute écriture (dialectique réversible du thème, le contenu, sur le rhème, la forme).

Écrire, c'est mettre en jeu l'Autre. J'en souligne le caractère d'action subjective : l'Autre est construit par le sujet afin qu'il s'en serve de façon *ad hoc*. L'écriture l'assure d'autant plus. Mais dans l'œdipe, le sujet tient la place du féminin. De là la fonction d'écriture comme à la fois imaginative et féminine. Mais d'emblée l'ambiguïté en dépend qui fait de La femme le signifiant comblant le pas-tout qui la constitue néanmoins. Écrire c'est jouer autrement de signifiante : c'est spécifier les signifiants comme ouverts, mais c'est aussi les fermer dans le lettrage. Pas uniquement renvoi d'un signifiant à l'autre (et à l'Autre), mais aussi ... de chacun comme tel. De là l'ambiguïté de la « fabrication » de l'écrit, en ce qu'il attend toujours son lecteur.

En dehors des discours scientifiques, la littérature n'écrit que sur ce qui n'existe pas, qu'elle porte ainsi à l'existence, mais dans la dimension même de l'écriture. Et c'est précisément dans ce domaine d'inexistence que ce qu'elle met en jeu conjoint et l'Autre (en tant que barré) et l'objet *a* (en tant que manque) et La femme (en ce qu'elle n'existe pas). De là la littérature est nécessairement féminine.

Ce lieu de l'hétéros, du hors univers, spécifie la femme comme l'Autre du sujet idéalisé comme masculin.

Par l'écriture la femme échappe à la libido masculine en se désinscrivant du phallus pour, de là, ordonner son identification à la mère.



Le littoral de l'écrit est la reprise du passage du phallique (paternel) au maternel. On appelle ça copulation, et c'est bien d'un passage qu'il s'agit de ce qui est en attente dans la position Père à ce qui s'actualise dans la position Mère.

Mais ce rapport, d'expérience, est théologique : il faut bien que le mixte d'une femme avec La femme (soit la Mère) se présente comme la Vierge Mère pour que la trinité du Père, du fils et du Saint-Esprit déploie sa structure quaternaire, laissée jusqu'alors en berne du fait de la réduction nécessaire de quatre processions² à trois personnes. L'écriture est l'extension de cette réduction, matérialisée comme une parturition en ce qu'elle est le pendant d'un engendrement.

Pour le dire comme Lacan, le pas-tout féminin (pas toute Mère) est la condition de l'existence de Dieu. Dit autrement, la condition de la signifiante comme raison déterminante de toute la structure symbolique tient à la matérialisation de la construction extensionnelle imaginaire qui s'inscrit dans l'écrit. Le texte est la construction féminine et contingente de la nécessité (...), laquelle en devient une fonction donnée comme celle qui ne cesse pas de s'écrire.

Par là tout texte devient celui en quoi réside, s'exprime, se détermine et se structure la jouissance supplémentaire dont parle Lacan comme féminine. Un texte n'est que l'index de ce que la jouissance phallique rate son coup à n'être pas satisfaite. De là encore vient que tout texte est pulsionnel — et qu'un écrit qui ne soit pas entrepris dans la fièvre pulsionnelle ne ressemble qu'à une mise à plat, par là scientifique, d'une idéation qui vaille ce qu'elle vaut. Le raplatissement de l'écriture dans le notionnel ou le conceptuel trouve son dual dans la prise de chair, l'acharnement en quelque sorte, de la jouissance dans le texte.

Le texte fait dériver (*treiben*) la jouissance. Je ne dirais pas comme Lacan que la découverte freudienne et donc la mise en exercice de la parole soit la prise en compte de « cette béance inscrite au statut même de la jouissance en tant que dit-mension de corps chez l'être parlant »³, mais qu'à ce niveau opère plutôt l'écriture (mais peut-être qu'il faut considérer le discours de l'analysant comme une tentative en verbalisant...). Écrire, ne serait-ce pas boucher cette béance qu'implique le corps dans la jouissance ? Écrire, serait-ce contrevenir à la castration ? Alors rien de plus féminin qu'écrire.

De là l'obscénité propre à toute écriture qui fait passer par la mise en mots (comparable au *Witz*) — introduisant le rapport en tiers, ici le lien auteur-lecteur — ce qui n'était pas possible dans le réel, soit un rapport pulsionnel, sexuel ou meurtrier.

Quand Lacan parle d'économie de la jouissance, en en soulignant la difficulté d'accès, c'est en termes d'écriture que je le conçois, entre contingence et impossibilité, c'est-à-dire comme indécidable.

Écrire est un mode de la reproduction, qui n'espère que sur la condition du ratage de tout rapport sexuel, à ne pas atteindre la jouissance qui en est attendre.

II.

L'écriture est objet *a*. Elle est substitut de l'Autre en tant que le rapport à l'Autre est impossible — toujours raté parce que toujours décalé (*Entstellung*)⁴. C'est parce qu'une vérité

² Paternité et filiation, et ... active et passive, celles-ci se rapportant à la fois au Père et au Fils.

³ *Encore*, p. 104.

⁴ Cf. R.L., « L'expérience du décalage », IIInd Congrès de Convergencia, Rio de Janeiro, 2004.

se cherche et se fait jour dans l'écrit qu'on peut dire l'écriture féminine, puisque Lacan identifie la vérité et la femme.